À propos de la notion de *franfulfulde*

Une question de posture épistémologique au cœur d'un débat sur des pratiques plurilingues

Gilbert Daouaga Samari

Université de Ngaoundéré

> Si l'enseignement universitaire est bel et bien défini par sa scientificité, par le fait qu'il est réalisé par des chercheurs (pour ma part j'y tiens), alors il faut aussi former les étudiants[1] à une *méthode* scientifique (au sens d'E. Morin) : celle du doute, de la nuance et de la relativité de résultats en formes d'hypothèses toujours renouvelées, celle du renoncement à la Vérité unique et définitive, celle donc de l'hétérogénéité des théories, des méthodes, des configurations disciplinaires, celle de la modestie et de la contingence des connaissances, celle du refus de la simplisterie et celle de la recherche complexifiante et humaniste de sens (Blanchet, 2007 : 10-11).

Résumé : Dans un article paru dans les pré-actes des journées scientifiques inter-réseaux tenues à Damas en 2009, Biloa postule l'émergence d'un nouveau « parler » au Cameroun : le *franfulfulde*. Bien que procédant de l'alternance du "fulfulde" et du français, ce « parler » serait différent de ces deux langues. Cinq ans plus tard, Henry Tourneux et Hadidja Konaï réfutent ce postulat. Pour ces auteurs, on a plutôt affaire à des pratiques plurilingues qui participent de la dynamique du *fulfulde* et du français, et qui, par conséquent, sont à prendre au sérieux dans toute communication pour le développement au Nord-Cameroun. Le présent article restitue ce débat en procédant à une lecture sociolinguistique des idées défendues. En s'appuyant sur ces deux articles principaux, il interroge les conceptions que ces auteurs ont des « langues » et des pratiques plurilingues, pour essayer de construire la posture épistémologique de chacun.

Mots-clés : épistémologie, complexité, pratiques plurilingues, fulfulde, français

Incipit : une rencontre manquée ?

Je n'ai pas eu le privilège de bénéficier *directement* des enseignements ni de l'encadrement scientifique de M. Henry Tourneux. En effet, au moment où j'arrivais en cycle

[1] Je prends ainsi dans ce travail la posture d'un ancien étudiant (bien que l'article ait été rédigé alors que j'étais doctorant) qui a appris à remettre en question cette Vérité unique dont parle Blanchet dans cet exergue.

de recherche en 2010/2011, le projet international de l'ANRS « Les discours institutionnels sur la prévention du sida et leur impact sur la population cible » était déjà arrivé à son terme. Le livre (*Parler du sida au Nord-Cameroun*) qui en est issu, dirigé par Tourneux et Métangmo-Tatou (2010), venait d'être publié. Je n'ai donc jamais eu l'occasion de le côtoyer, ni de discuter avec ce chercheur chevronné dont j'ai entendu dire par certains membres du laboratoire Ladyrus qu'il est d'une rigueur stimulante. J'aurais pu ne serait-ce que le saluer quand je l'ai vu la dernière fois à Ngaoundéré en 2015 à une soutenance de thèse dont il était membre, n'eût été la difficulté à rencontrer les membres de jury (même après la soutenance) dans ces moments. Ma rencontre avec lui n'a donc été qu'indirecte. Ce sont ses publications qui m'ont permis de le connaître, de le rencontrer virtuellement.

Quant au Professeur Biloa, j'ai eu l'honneur de l'avoir comme président de mon jury de soutenance de thèse de doctorat. Mais avant cette occasion, notre rencontre avait été aussi indirecte et virtuelle que celle avec M. Tourneux. Même s'il venait aussi pour des jurys de soutenance dans notre université, je ne le connaissais pas personnellement.

Dès ma première année de master, celle avec qui il a dirigé l'ouvrage cité ci-dessus m'a aidé à avoir accès[2] aux publications de Tourneux. Très rapidement, à travers le cours de *Langues, cultures et développement* (nom d'unité d'enseignement auquel il suffit d'ajouter « en Afrique » pour obtenir le titre d'un ouvrage capital dirigé par Tourneux en 2008), la professeure Léonie Métangmo-Tatou (qui deviendra *incontestablement* mon maître) m'a appris à placer la question de développement au cœur de la linguistique, notamment au centre des travaux de Tourneux ; l'éducation est mon axe de prédilection. Ainsi ai-je pu comprendre ses autres travaux : *L'École dans une petite ville africaine (Maroua, Cameroun),* ouvrage publié en co-auteur avec Olivier Iyébi-Mandjek en 1994, *La transmission des savoirs en Afrique. Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement* (2011), « Pour une linguistique de développement » (2015), « La communication linguistique interethnique au nord du Cameroun » (en co-auteur avec Hadidja Konaï), etc. C'est ce dernier article cité (dont la version publiée m'a été envoyée par Tourneux lui-même) qui retient particulièrement mon attention dans cette réflexion.

En effet, ledit article traite d'une problématique qui m'intéresse à un haut point. Dans leur étude, Tourneux et Hadidja mènent une réflexion critique sur la notion de *franfulfulde*. Il s'agit d'une réponse claire aux travaux qui érigent ce *franfulfulde* en une langue « autonome ». Tout part d'une communication de Biloa[3] aux « Journées scientifiques inter-réseaux » tenues à Damas en Syrie du 26 au 29 mai 2009. Dans cette communication parue dans les pré-actes de ces journées, on lit clairement dès le titre la position de Biloa : « Le franfulfulde ou l'émergence d'un nouveau parler au Cameroun ». Dans ce travail, appuyé par ses travaux ultérieurs, Edmond Biloa soutient que « le franfulfulde » est une nouvelle langue qu'il va falloir désormais compter au Cameroun. C'est ce point de vue que rejettent Henry Tourneux et Hadidja, pour qui il ne s'agit de rien d'autre que d'un « parler alternant français et fulfulde ». C'est ce débat que je voudrais restituer et, peut-être modestement, prolonger dans ce travail.

[2] Non seulement dans le sens d'obtenir ces publications, mais également d'y « entrer ».

[3] Sa page institutionnelle personnelle indique que la référence la plus ancienne qui parle de *franfulfulde* remonte à cette communication de 2009.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Je reconnais que rendre compte d'un débat entre des chercheurs aussi chevronnés est un risque énorme, dans la mesure où la possibilité de comprendre autrement leurs positions est très grande. Mais ce risque est vraiment à prendre, car ce débat permet d'interroger les représentations de ces deux chercheurs sur des pratiques plurilingues au Cameroun. La thèse que je soutiens dans cette contribution est que la divergence des conclusions de Biloa et Tourneux est tributaire du fait que ces chercheurs n'ont pas la même conception de la « langue » ou des pratiques linguistiques, et donc des relations entre les langues en présence dans un contexte plurilingue. En clair, ils sont partis, chacun, sur des bases épistémologiques asymétriques dont l'explicitation permettrait de comprendre ces conclusions. Personne des deux n'ayant procédé à cette explicitation, je tenterai de construire la posture de chacun.

À partir de la sociolinguistique de la complexité de Blanchet, que je décline en esquissant les soubassements épistémologiques (1), cet article discute de l'émergence de la notion de *franfulfulde* : il s'agit d'interroger les critères sur lesquels s'appuie Biloa pour présenter le *franfulfulde* comme une langue émergente et ceux que convoquent Tourneux et Hadidja pour réfuter cette thèse (2). Ce débat touche aux pratiques plurilingues dont les conceptions de ces auteurs semblent antinomiques (3). Ces regards croisés conduisent finalement à conclure que ces deux chercheurs adoptent des postures épistémologiques différentes (4) : d'où la divergence de leurs résultats découlant logiquement de leurs pratiques, en l'occurrence la mobilisation de l'hétérogénéité au-delà de la reconnaissance de la complexité sociolinguistique et l'implication dans la recherche. Ces chercheurs n'ayant pas explicité leurs postures dans les deux articles principaux analysés, cette réflexion se termine par des ouvertures (tenant lieu de pistes conclusives) qui soulignent la place de l'explicitation des référents épistémologiques dans la compréhension des résultats d'un travail de recherche.

1 Points de repères

Le problème de l'identification de « langues » intéresse les sociolinguistes depuis déjà quatre décennies, comme le fait remarquer Blanchet (2012). Cette question est donc éminemment sociolinguistique. Dans cette approche, « Les "langues" ou autres variétés ne sont pas, en effet, des objets donnés *a priori* : ce sont des constructions sociales changeantes ; et ces ensembles de pratiques linguistiques, dès lors, n'existent pas indépendamment des acteurs sociaux qui les produisent » (Blanchet, 2012 : 17). Dans la perspective de la sociolinguistique de la complexité de Blanchet (2007 ; 2012), assise sur l'épistémologie de la complexité, que je m'efforce d'adopter dans ce travail, les langues ne sont pas des systèmes de signes clos, mais des « pratiques sociales hétérogènes, chaotiques et complexes » (Blanchet, 2007 : 10). Elles sont loin d'être homogènes. Cette approche exige alors que le chercheur, dans la production de ses résultats, s'implique personnellement dans sa recherche et assume cette implication en explicitant sa posture, donc en objectivant sa subjectivité, comme le recommande Bourdieu tel que le rapporte Molinié (2015). J'apporte deux précisions, importantes il me semble, en cohérence avec cette approche.

D'une part, j'adopte volontiers dans ce travail un style de rédaction qui postule explicitement que ce qui est analysé ici est bel et bien tributaire avant tout de mes

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

références personnelles. Cela implique que la compréhension que j'ai de la praxie (Lieutaud, 2016) de ces deux chercheurs est mienne et donc qu'une autre expérience (de lecture, de terrain, de recherche, etc.) pourrait remettre en question, nuancer, complexifier, etc. C'est même cela la pertinence de la posture constructiviste/interprétativiste. La compréhension d'une même réalité est plurielle, puisque dépendante de la trajectoire de chaque chercheur. Ainsi, bien que, habituellement, le « je » dans un travail de recherche soit considéré par beaucoup (surtout au Cameroun) comme un manque de modestie, le « nous » étant donc préféré, je n'utiliserai pas ce pronom pour deux raisons. La première est que le contexte même de rédaction d'un article en hommage exige (ne serait-ce que tacitement) l'implication personnelle de celui qui écrit. Deuxièmement, j'essaie de rester cohérent avec le cadre tel qu'esquissé plus haut. Surtout que, comme le fait remarquer Nicole Giroux, « Derrière l'apparence neutre et objective de la recherche, il y a toujours un "je" qui est engagé et qui se veut réflexif. […] Assumer son individualité et sa responsabilité comme chercheur est une démarche non conventionnelle et risquée mais qui je crois en vaut la peine » (cité par Diné, 2011 : 19).

D'autre part, la réflexion que je mène ici ne porte pas sur la totalité des productions de Biloa et Tourneux. J'ai fait le choix de travailler sur deux articles principaux : (Biloa, 2009) et (Tourneux et Hadidja, 2014). Toutefois, de temps à autre, d'autres textes des mêmes auteurs seront souvent convoqués pour appuyer ou expliciter telle ou telle idée. Travailler sur l'ensemble de leurs productions demanderait un cadre beaucoup plus large que celui d'un article, où l'espace accordé au contributeur est réduit. Ce travail ne prétendra pas porter un quelconque jugement sur ces travaux, encore moins d'évaluer leur qualité, mais de chercher à « donner sens » aux résultats de chacun de ces chercheurs au sujet de la notion de *franfulfulde* à partir de leurs positionnements implicites dégagés des deux textes principaux indiqués supra. Dans ces conditions, les résultats que je présente dans ce travail ne sont ni définitifs ni clos ; ils ne peuvent pas dans ce cas échapper à la critique. La pluralité des interprétations et des critiques ne peut être que salutaire, comme le dit Robillard (2007).

Cependant, même si cet article ne porte que sur deux textes (ce qui déjà pourrait être critiqué par certains tenants de l'approche quantitative), il incite à réfléchir sur des pratiques (fussent-elles partielles) de chercheurs, tel que cela se fait de plus en plus en sociolinguistique de nos jours. Un débat sur une notion aussi récente que le *franfulfulde* ne saurait laisser indifférent, surtout à voir la reprise qui en est faite de nos jours dans des publications[4].

2 Le *franfulfulde* : « une invention de linguiste[s] » ?

Question complexe en sociolinguistique posée par Calvet dans le sous-titre d'un de ses ouvrages : « La langue est-elle une invention des linguistes » (cité par Blanchet, 2007, p. 13). Cette question, reprise dans le titre de cette section, mérite d'être posée pour le cas du *franfulfulde* au Cameroun.

[4] Une recherche rapide sur Google avec le mot *franfulfulde* donne 734 résultats en date du 29 juin 2018.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Réfléchir sur le statut de la notion de *franfulfulde* c'est placer au centre du débat la question de l'individuation des langues. L'individuation est un concept éminemment sociolinguistique mis en place par Marcellesi pour désigner le processus par lequel on identifie et reconnaît une « langue » en tant que telle :

> *L'individuation* est le processus par lequel *émerge* l'identification d'une unité (socio)linguistique (« multiplexe », donc), en tant que constituant une entité reconnue distincte d'autres ensembles (socio)linguistiques, possédant des attributs spécifiques globaux qui ne se limitent pas à la somme des attributs de ses parties. Ce processus aboutit à la *reco(n)-naissance* de cette entité (le tiret est volontaire, puisqu'une *langue* ne "naît" que lorsqu'elle est "reconnue" en tant que telle) (Blanchet, 2004 : 32).

Le *franfulfulde* est-il une langue distincte du français et du *fulfulde* ? Les réponses apportées à cette question par Biloa et Tourneux & Hadidja sont totalement antinomiques. La notion de *franfulfulde* a été proposée par Biloa. La contribution de Biloa présente le *franfulfulde* comme « un nouveau parler », et dès le titre d'ailleurs. Pour lui, « Le parler se définit ici comme un système en cours d'autonomisation sur les plans syntaxique, sémantique, phonologique et lexical, susceptible d'être érigé en unité langue » (Biloa, 2009, p. 77). En observant cet extrait, on voit que Biloa s'appuie sur des critères essentiellement internes à la langue pour soutenir l'idée d'autonomisation du *franfulfulde* : syntaxe, sémantique, phonologie et lexique. D'ailleurs, il ajoute dans son texte : « cet article se focalise sur l'*analyse structurelle* du *franfulfulde* » (Biloa, 2009, p. 77 ; je souligne). C'est ainsi que dans son analyse, il présente comment, selon lui, ces éléments structurels montrent que le *franfulfulde* serait une langue autonome. La deuxième section de cet article est consacrée à la « structure du *franfulfulde* » : les phénomènes d'alternances, de mélanges, emprunts, etc. en sont considérés comme caractéristiques.

Mais pour Tourneux et Hadidja, « L'observation des faits contredit cette prétention » (2014, p. 384). Selon ces auteurs, l'alternance entre deux ou trois langues ne suffit pas pour en faire une nouvelle langue. L'alternance est une pratique permanente et banale chez des locuteurs ayant plusieurs langues dans leurs répertoires linguistiques (Tourneux & Hadidja, 2014). Vu la complexité des contextes et l'habitude qu'ont les locuteurs d'alterner des langues dans ces contextes, ils soutiennent qu'il est exagéré de penser à l'émergence d'une nouvelle langue chaque fois qu'il y a alternance. Pour poursuivre dans leur exemple, à Maroua, disent-ils, le français est alterné avec beaucoup de langues d'origine locale comme le *kanuri*, le *lagwan*, le *tupuri*. Mais, s'interrogent-ils : « Faudrait-il pour autant laisser entendre qu'on a autant de couples de "langues hybrides émergentes", que l'on baptiserait *frankanuri*, *franlagwan*, *frantupuri*, *franfultupuri* etc. ? » (Tourneux et Hadidja, 2014, p. 384). Le nombre des langues au monde exploserait de manière exponentielle.

Cette situation amène Tourneux et Hadidja à penser que le *franfulfulde* fait partie des dénominations créées « avec délectation » par certains auteurs et « qui peuvent induire en erreur le profane » (Tourneux et Hadidja, 2014, p. 383). Toutefois, Biloa

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

affirme pour sa part : « les populations locutrices du *fulfulde* ont créé le *franfulfulde* » (Biloa, 2009, p. 77).

Si par *franfulfulde* Biloa entend des *pratiques plurilingues français / fulfulde*, il est tout à fait vrai que ces pratiques sont observées quand ces locuteurs parlent. Mais cela suffit-il pour penser que ces locuteurs ont créé une nouvelle « langue » ? L'idée de Tourneux & Hadidja est fondée sur le fait que, bien que les locuteurs du *fulfulde* sachent que leurs pratiques sont plurilingues, alternant français et *fulfulde*, il est très difficile de nos jours de trouver des locuteurs ordinaires qui disent pratiquer du *franfulfulde* (en utilisant ce terme). En tout cas pour l'instant, ce terme inventé par le(s) linguiste(s) n'est globalement utilisé que par des linguistes. Ce débat, à ce niveau, pose sans doute une question d'identité dont on ne peut séparer n'importe quelle langue. En effet, si les locuteurs ne sont pas eux-mêmes observés dans l'individuation, du point de vue sociolinguistique, il est difficile de parler de « langue ». En sociolinguistique, comme le rapporte Blanchet (2004), cinq critères sont habituellement convoqués pour attester de l'émergence d'une langue (ou d'une variété de langue). Contrairement aux critères convoqués par Biloa, ces critères, que je reprends à mon compte, sont externes à la langue. Premièrement : la conscience qu'ont les locuteurs de pratiquer « une seule et même langue » (Blanchet, 2004 : 33). L'existence des variétés de cette langue et celle d'une norme commune réconfortent les locuteurs dans cette position. Selon Blanchet, cette conscience ne découle pas de la langue elle-même, mais de faits extérieurs d'ordre historique, politique, culturel, etc. Deuxièmement, ces locuteurs ont un nom qui leur est propre pour désigner cette langue. Troisièmement, la légitimation ou la légalisation de cette langue par des institutions sociopolitiques (culturelles et administratives). Il est question de la reconnaissance de l'identité collective de cette langue. Quatrièmement, cette langue possède « des attributs linguistiques » (nom, système d'écriture, grammaires, dictionnaires, ouvrages didactiques, textes littéraires, etc.) qui lui sont propres, lesquels sont « majoritairement employés-diffusés » (Blanchet, 2004, p. 33). Cinquièmement, enfin, « Le cas échéant, la volonté majoritaire démocratiquement exprimée de ne pas considérer la langue en question comme une variété (un "dialecte") de telle autre langue » (Blanchet, 2004, p. 33). Selon Blanchet, l'individuation n'est considérée comme effective, et donc « assurée comme "langue" » (Blanchet, 2004, p. 33) que lorsque ces cinq critères sont *tous* (et non partiellement) remplis. C'est l'interaction entre ces critères externes qui a amené Blanchet à procéder à une modélisation de la langue (dans la perspective sociolinguistique) comme une « unité multiplexe » qui émerge d'une interaction entre les pratiques sociales, les représentations sociales et les institutionnalisations sociopolitiques. Cette unité « se déploie en hélice selon les *temporalités*, les *espaces*, les *organisations sociétales* et les *interactions* de ses acteurs et de sa propre dynamique parmi d'autres systèmes émergents » (Blanchet, 2007 : 35). Ces critères mettent les locuteurs au centre de l'individuation ; ils ne sont pas dictés par le chercheur au mépris de ceux des locuteurs (Blanchet, 2003). Ceci est un principe fondamental et même définitoire de l'approche glottopolitique.

Au regard de ces critères externes, effectivement, il est difficile de continuer à soutenir que le *franfulfulde* (si tant est que cette appellation soit utilisée) est une « langue », mais il s'agit simplement de pratiques plurilingues résultant de l'utilisation du *fulfulde* ou du français par des locuteurs avec des répertoires hétérogènes. Il convient

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

tout de même d'ajouter que « distinguer des langues ne signifie pas nier toute relation entre elles, et donc entre leurs locuteurs. Il reste des degrés de proximité variables, des chevauchements partiels » (Blanchet, 2004 : 33). Au sujet des effets de ces chevauchements, mieux des alternances entre français et *fulfulde*, les représentations de Biloa et Tourneux & Hadidja divergent une fois de plus.

3 Regards croisés sur les pratiques alternées (français/*fulfulde*)

D'emblée, il faut dire que Biloa comme Tourneux et Hadidja constatent la complexité sociolinguistique du Cameroun en général et celle du Nord-Cameroun en particulier (*cf.* Biloa, 2009, p. 77 ainsi que Tourneux et Hadidja, 2014, p. 367-374). Cependant, les regards qu'ils ont sur les pratiques plurilingues construites dans ces contextes sont différents.

La première divergence ne se situe pas au niveau de l'existence des alternances dans la pratique du *fulfulde* et du français, mais elle est en rapport avec l'intentionnalité des locuteurs. Partant du fait que les locuteurs créeraient une « nouvelle langue », Biloa pose que l'alternance du français et du *fulfulde* est consciente et volontaire (Biloa et Tankhu, 2007). Pour cet auteur, il s'agit, pour les locuteurs, d'une démarche choisie pour se construire une identité différente de celle des locuteurs du *fulfulde* (Biloa, 2009, p. 85). Ce que Biloa considère comme une initiative prise par des locuteurs pour « créer » un *franfulfulde* qui serait autonome vis-à-vis du français et du *fulfulde*, Tourneux et Hadidja l'interprètent comme des pratiques linguistiques normales ni conscientes ni intentionnelles, que les locuteurs peuvent considérer (eux-mêmes) comme étant des pratiques de *fulfulde* et/ou de français (Tourneux et Hadidja, 2014). On lit chez Tourneux et Hadidja qu'il s'agit plutôt de pratiques « imprévisible[s] et non systématique[s] » (Tourneux et Hadidja, 2014, p. 384) : des pratiques interlingues. C'est d'ailleurs à cette conclusion qu'aboutit leur analyse de la communication téléphonique dans la quatrième section de leur article. Il est question effectivement de l'interlinguisme ou, pour emprunter ce terme à Blanchet (2017), de « l'entre-les-langues », où la frontière est brouillée.

La conséquence de ces conceptions est que chez Biloa, vu que, selon lui, il s'agit de la mise en place d'une autre langue, la place du *fulfulde* serait menacée. Cette thèse semble fondée sur l'idée que, pour l'auteur, l'alternance est caractéristique de l'insécurité linguistique qui animerait des locuteurs qui n'ont pas une compétence assez élevée en *fulfulde*. Seraient concernés (au début du « phénomène ») par cette situation des « jeunes et ceux qui vivent hors de la zone géographique du *fulfulde* » (Biloa, 2009 : 85). Alors qu'à partir des exemples donnés par Tourneux et Hadidja, ces pratiques alternantes sont loin d'être l'apanage des locuteurs du *fulfulde* comme langue première. Ces derniers reconnaissent qu'il y a des cas où des locuteurs ont recours au français ou au *fulfulde* pour combler une lacune dans l'une ou l'autre langue. En l'occurrence, il y a des termes techniques qui n'ont pas encore fait l'objet d'un aménagement en *fulfulde*. L'alternance avec le français assure ainsi la communication, sans interruption. Mais pour beaucoup d'autres cas (*cf.* par exemple la communication téléphonique analysée par Tourneux et Hadidja), on observe des alternances chez des locuteurs qui connaissent pourtant bel et bien l'équivalent en *fulfulde*.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Il est vrai que Biloa signale que, progressivement, ces pratiques sont de plus en plus courantes dans la catégorie de locuteurs de *fulfulde* comme langue première (L1). Seulement, cet argument est avancé pour appuyer le fait que, dans la mesure où ces locuteurs de *fulfulde* comme L1 pratiquent des alternances, ils seraient en train d'abandonner cette langue d'origine au profit du *franfulfulde*, érigé en « langue ». Le *franfulfulde* occasionnerait l'extinction du *fulfulde* en tant qu'unité langue » (Biloa, 2009, p. 85). Les conséquences profilées par Tourneux et Hadidja sont différentes. Pour eux, passer du *fulfulde* au français n'est en rien le signe d'une insécurité : il y a des « enfants peuls sortis du milieu qui, tentant de parler *fulfulde*, doivent recourir fréquemment au français ». Cette alternance se comprend selon eux comme la marque d'une double appartenance au monde pratiquant français et *fulfulde* : « l'alternance permet de se positionner avantageusement face aux deux langues dominantes du Nord : "Voyez, je parle français ! Voyez encore, je parle aussi *fulfulde* !" » (Tourneux et Hadidja, 2014, p. 388).

Par ailleurs, au regard de la très forte véhicularité du *fulfulde*, ce qui place même cette langue comme plus utilisée que le français au nord du Cameroun (Tourneux et Hadidja, 2014 ; Métangmo-Tatou, 2001), le *fulfulde* n'est pas près de s'éteindre, ni les pratiques alternantes de régresser (Tourneux et Hadidja, 2014).

Biloa et Tourneux et Hadidja n'ont pas la même conception des pratiques alternantes. Chez le premier auteur, l'alternance est analysée comme contribuant à l'émergence d'une langue et donc à l'extinction du *fulfulde*. Alors que chez les seconds, l'alternance participe de la dynamique du *fulfulde*, langue véhiculaire principale cohabitant avec le français, *véhiculaire secondaire* (Métangmo-Tatou et Tourneux, 2010). Au cœur de ce débat, se trouve en fait la divergence des approches de l'hétérogénéité adoptées par ces auteurs.

4 Au fond : la divergence des postures épistémologiques

Dans les pratiques de recherche, reconnaître l'hétérogénéité des contextes n'est pas suffisant ; cette réalité demande à être mobilisée de la construction du corpus à l'interprétation des résultats. C'est cela la contextualisation dans le sens de Blanchet (2016a). De par l'analyse faite dans les paragraphes précédents, il se remarque une réification *versus* valorisation/réinvestissement de cette hétérogénéité dans la recherche, selon qu'on passe d'un auteur à un autre.

En gros, Biloa adopte une approche homogénéisante. Cela peut s'observer à trois niveaux : la construction du corpus, la sacralisation du *fulfulde* et l'érection de pratiques plurilingues en une langue distincte. Le corpus sur lequel s'appuie Biloa pour ses analyses dans son texte a été construit à l'occasion d'une enquête menée auprès des jeunes ayant *tous* le *fulfulde* comme langue première ou comme langue ethnique. Ce sont, selon ses propres termes, « des locuteurs natifs du *fulfulde* » (Biloa, 2009, p. 77) et des « jeunes Foulbé scolarisés » (Biloa, 2009, p. 78). Cette volonté de ne s'intéresser qu'à ce type de locuteurs repose sur la croyance à un idéal : celui d'un locuteur qui ne pratiquerait qu'une seule langue, catégorisée comme « pure », « car non "contaminée" par le contact avec une autre langue ou par des variations populaires » (Blanchet, 2016b, p. 164). C'est d'ailleurs ce qui l'amène, comme étudié dans

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

la section précédente, à considérer que le passage du *fulfulde* au français relève de l'insécurité linguistique, à percevoir négativement l'alternance des langues. Le *fulfulde* pratiqué sans aucune alternance[5] avec le français serait donc « pur » : l'utilisation des termes « fulfulde pur » et « fulfulde *pur* et originel » (souligné par Biloa, 2009, p. 85) en est une preuve. On assiste à la sacralisation d'un *fulfulde* « hyper-normatif dont le modèle idéal serait la langue pure d'un monolingue natif mono-normatif standardisé » (Blanchet, 2017 : 71). Le troisième élément indicateur de l'approche de Biloa est dans l'acte même de donner un nom à des pratiques. En effet, cet acte révèle un désir d'homogénéiser des pratiques plurilingues (Canut, 2001). En baptisant ces pratiques alternantes *franfulfulde*, Biloa les différencie des autres ; pour contextualiser la pensée de Calvet (telle que rapportée par Blanchet, 2007) et reprendre son exemple à mon compte : il (Biloa) *décide* que cette pratique n'est plus ni du *fulfulde* ni du français. Mais justement, qui doit *décider* de nommer une pratique ? C'est l'une[6] des « interrogations qui impliquent la mise en cause, au niveau épistémologique, de la délimitation linguistique proposée par les linguistes eux-mêmes » (Canut, 2001 : 443). En tout cas, dans la perspective glottopolitique, le chercheur ne peut « imposer » une appellation à des locuteurs ; partir des pratiques effectives et des représentations de ceux-ci oblige à percevoir la complexité des pratiques linguistiques.

Tourneux & Hadidja, en ce qui les concerne, adoptent une approche différente, à mon avis. Leurs travaux s'inscrivent en général dans la perspective de la linguistique du développement. Au regard de l'espace accordé dans cet article, je ne m'étendrai pas sur ce « nouveau paradigme » qui en train d'émerger en sciences du langage, à en croire Métangmo-Tatou (*à paraître*). Tio Babena (*ici même*) interroge cette manière de pratiquer la linguistique et s'intéresse à l'évolution de la pensée de Tourneux dans ce sens. Je ne m'attarderais en conséquence ici que sur trois points, caractéristiques de cette approche, en miroir avec l'approche de Biloa.

Contrairement à Biloa[7], Tourneux et Hadidja reposent leur analyse sur un corpus constitué de répondants hétérogènes. On y retrouve certes des locuteurs peuls (p. 371), des non-peules pratiquant le *fulfulde* comme L1 (cas de Habsatou (A), Dona (B), Hadidja (C) et Habiba (D) dans les pages 377 et 378), mais également des locuteurs de *fulfulde* ayant une autre L1 : le *mbuko* (p. 374), le *hausa* (p. 378), le *tupuri* (p. 385), le *mundang* (p. 385), etc. Cette hétérogénéité, en plus de rendre compte de la diversité des locuteurs (et donc des pratiques), s'accompagne d'une contextualisation des analyses : la précision de la situation de communication des interactions étudiées et le profil des locuteurs le démontrent. Ces informations permettent de nuancer les résultats et de montrer la diversité des pratiques du *fulfulde* ainsi que les représentations des locuteurs, d'une complexité remarquable. Ces pratiques et représentations contextualisées mettent en exergue la complexité des relations que les locuteurs peuls

[5] En 2002, Métangmo-Tatou signalait déjà le passage chez certains Peuls de la variété classique à la koïnè dans leurs pratiques en fonction des contextes (*cf.* Métangmo-Tatou, 2002).

[6] D'autres questions importantes étudiées dans cet article sont, entre autres, « pourquoi » et « comment » des chercheurs nomment-ils ces pratiques d'alternance français/*fulfulde* ?

[7] On peut certes dire qu'il s'est intéressé aux élèves, étudiants et jeunes plus ou moins scolarisés, il faut tout de même reconnaître qu'ils sont Peuls ; encore que ces répondants sont « jeunes » (catégorie homogène) et ont été à l'école (autre catégorie).

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

ou non peuls du *fulfulde* entretiennent avec cette langue. Le passage suivant en donne un exemple formidable :

> Il y a une quinzaine d'années, nous avons été le témoin amusé d'une discussion entre deux femmes tupuri originaires de la région de Kaélé. La première (R.) reprochait vivement à son interlocutrice de parler *fulfulde* plutôt que sa propre langue. Paradoxe, l'échange s'est déroulé intégralement en *fulfulde*… Quelques minutes plus tard, nous avons demandé en français à R. en quelle langue elle s'était adressée à son amie pour lui reprocher de parler fulfulde. "En *tupuri* !" nous a-t-elle répondu ! (Tourneux et Hadidja, 2014, p. 386).

Cette volonté de prendre en compte la diversité des locuteurs et de contextualiser les analyses est fondamentale en linguistique de développement dans la mesure où les actions à mener pour l'amélioration des conditions de vie de la population ne se réduisent pas à une seule catégorie de locuteurs. Dans ces conditions, le « linguiste du développement », pour emprunter ce terme à Tourneux (2015), ne peut se passer de la connaissance des contextes d'intervention. Il travaille avec différents locuteurs et est impliqué sur le terrain. Ainsi, opter pour la linguistique de développement, c'est assumer, pour le chercheur, son implication dans sa recherche (Métangmo-Tatou, *à paraître*), d'autant plus qu'il s'agit d'une recherche-action. La linguistique de développement exige que les résultats de la recherche ne soient pas uniquement profitables au chercheur, mais également et surtout à la population qui a aidé à la réalisation du travail du chercheur (Métangmo-Tatou, 2019). Il ne faut donc pas s'étonner de lire Tourneux s'insurger contre certaines pratiques de recherche qui abusent de la population locale à travers les multiples projets de recherches pilotés et qui ne profitent guère à ceux sans qui cette recherche n'aurait pu avoir lieu, les enquêtés (*cf.* Tourneux, 2015 : section 2, p. 165 et 166). Faire de la linguistique du développement c'est alors mettre la population locale au cœur de l'analyse et améliorer ses conditions par la valorisation des savoirs locaux (Métangmo-Tatou, 1999 ; Tourneux, 2011). Cette recherche permanente du bien-être des populations conduit à penser que Tourneux est à « la quête de justice cognitive », pour reprendre le titre d'un article de Shiv Visvanathan, traduit par Piron (2016). L'approche qu'adopte(nt) Tourneux (et Hadidja) est ainsi différente de l'approche positiviste de Biloa.

Ces postures ont été construites à partir de quelques indices contenus dans leurs textes. Le débat aurait-il pu être évité si chacun de ces chercheurs avait explicité sa manière de construire les connaissances exposées ?

5 Ouvertures : et si le chercheur explicitait ses référents épistémologiques ?

Le débat sur le *franfulfulde* appelle nécessairement à une réflexion épistémologique. Discuter de l'individuation des langues suppose que l'on s'interroge sur ce que l'on attend par « langue », sur les critères utilisés pour soutenir cette individuation et sur les approches adoptées par les chercheurs pour affirmer ou réfuter la délimitation de telle ou telle autre langue.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Pour le cas de la notion de *franfulfulde*, Biloa, inventeur du terme, s'appuie sur une conception systémique de la langue, sur des critères internes et sur une approche homogénéisante et donc positiviste pour soutenir que l'alternance entre le *fulfulde* et le français favorise l'émergence d'une « nouvelle langue », qui serait distincte des deux langues alternées. Tourneux et Hadidja sont en désaccord avec cette idée. Selon eux, cette alternance témoigne de la dynamique du *fulfulde* et du français dans des contextes marqués par des pratiques et des représentations complexes des locuteurs dont le nombre ne fait que s'accroître dans la partie septentrionale du Cameroun. Dans une approche mobilisant et valorisant les locuteurs, considérés comme hétérogènes, s'inscrivant dans la perspective de la linguistique du développement, ils pensent qu'il n'y a pas de nouvelle langue émergente qui s'appellerait *franfulfulde* au nord du Cameroun. Pour eux, il s'agit de pratiques d'alternance, reconnues normales en contexte plurilingue.

La divergence de leurs résultats découle du fait qu'ils n'ont pas la même approche de l'hétérogénéité, à mon avis. Même si chacun de ces auteurs fournissait dans son travail les bases épistémologiques de son analyse, ce débat n'aurait pas pu être évité. Il n'est pas souhaitable d'ailleurs que des débats de ce genre soient évités, puisqu'ils rendent compte de la complexité même des langues et des approches adoptées pour les aborder. Toutefois, cette explicitation des référents épistémologiques aurait aidé à comprendre pourquoi chacun de ces chercheurs aboutit à telle conclusion dans son article. Je partage dans ce sens cet avis de Robillard : « Je pense que les chercheurs pourront d'autant mieux traiter d'hétérogénéité, enjeu de notre époque s'il en est, qu'ils seront capables de revendiquer la leur, par le biais d'un récit qui prend en charge et explicite ce qui les a faits eux-mêmes différents » (Robillard, 2009 : 126). L'idée est qu'en fait si l'on admet « que le chercheur fait partie de sa recherche, et que tous les chercheurs sont différents » (Robillard, 2007 : 131), il revient à chaque chercheur d'expliciter dans ses travaux ce qui le rend différent des autres pour qu'on puisse mieux saisir sa posture et ses pratiques de recherche. Peut-être Biloa et Tourneux & Hadidja feront-ils ce travail d'explicitation.

En tout cas, pour ce qui me concerne, en m'inspirant de Blanchet (2004, 2007, 2012, etc.), je ne peux que soutenir l'idée suivante : en l'absence de locuteurs qui déclarent pratiquer une « langue » différente du français et du *fulfulde*, langue qu'ils appelleraient eux-mêmes *franfulfulde*, en l'absence d'institutions sociopolitiques qui légitiment ou légalisent ces pratiques comme « langue » distincte, en l'absence des attributs propres tels que les dictionnaires, les grammaires, l'enseignement, les textes juridiques, etc., et enfin en l'absence d'une enquête qui atteste de la catégorisation de ces pratiques par la grande majorité des locuteurs comme n'étant pas des pratiques du *fulfulde* et/ou du français, le *franfulfulde* (terme que je n'adopte pas personnellement) n'est pas une langue distincte. D'ailleurs, Biloa lui-même le considère paradoxalement comme un « procédé linguistique » (Biloa, 2009, p. 79). Il s'agit tout simplement de pratiques plurilingues très fréquentes dans des contextes où plusieurs langues sont en contact. Ces pratiques, qui témoignent de la dynamique du français et du *fulfulde*, demandent à être prises en compte, valorisées et mobilisées par le linguiste de développement.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Bibliographie

Biloa Edmond, 2009, « Le franfulfulde ou l'émergence d'un nouveau parler au Cameroun », dans *Émergence et prise en compte de* pratiques *plurilingues et culturelles innovantes en situations francophones plurilingues*, pré-actes des journées scientifiques inter-réseaux, Damas (Syrie), p. 77-86.

Biloa Edmond et Tankhu Yamo Alphonse, 2007, « L'insécurité linguistique au nord du Cameroun : causes, manifestations et traitement », *Langues et communication*, n° 06, Yaoundé, CLÉ, p. 147-174.

Blanchet Philippe, 2003, « Contacts, continuum, hétérogénéité, polynomie, organisation "chaotique", pratiques sociales, interventions … quels modèles ? pour une (socio)linguistique de la "complexité" », *Cahiers de sociolinguistique,* volume 1, n° 8, p. 279-308.

Blanchet Philippe, 2004, « L'identification sociolinguistique des langues et des variétés linguistiques : pour une analyse complexe du processus de catégorisation fonctionnelle », *Actes du colloque « Identification des langues et des variétés dialectales par les humains et par les machines »*, Paris, École nationale supérieure des Télécommunications/CNRS, p. 31-36.

Blanchet Philippe, 2007, « Quels 'linguistes' parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques », Blanchet Philippe, Calvet Louis-Jean, Robillard Didier de, *Un siècle après le Cours de Saussure, la linguistique en question*, Revue *Carnets d'Ateliers de sociolinguistique,* n° 1, p. 1-66.

Blanchet Philippe, 2012, « L'identification des langues : une question clé pour une politique scientifique et linguistique efficiente », *Modèles linguistiques* [En ligne], 66, p. 17-25, mis en ligne le 26 février 2013, consulté le 15 mai 2014. URL : http://ml.revues.org/282

Blanchet Philippe, 2016a, « Contextualisations didactiques et didactologiques : questions en débat », dans Olivier-Serge Candau (dir.), *Didactique des langues en contexte*, revue *Contextes et Didactiques,* n° 7, p. 8-14.

Blanchet Philippe, 2016b, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Paris, Textuel.

Blanchet Philippe, 2017, « Seuils, limites et frontières de langues », Jacqueline Bergeron et Marc Cheymol (dir.), *D'un seuil à l'autre. Approches plurielles, rencontres, témoignages,* Paris, Éditions des Archives Contemporaines, p. 65-79.

Calvet Louis-Jean, 2007, « Pour une linguistique du désordre et de la complexité », Blanchet Philippe, Calvet Louis-Jean, Robillard Didier de, *Un siècle après le Cours de Saussure, la linguistique en question*, Revue *Carnets de l'Atelier de Sociolinguistique,* n° 1, p. 1-69.

Canut Cécile, 2001, « À la frontière des langues », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 163-164, mis en ligne le 21 novembre 2013, consulté le 25 janvier 2017. URL : http://etudesafricaines.revues.org/104

Charreire Sandra et Huault Isabelle, 2001, « Le constructivisme dans la pratique de recherche : une évaluation à partir de seize thèses de doctorat », *Finance Contrôle Stratégie*, Volume 4, N° 3, p. 31 – 55.

Diné Sébastien, 2011, « De la cohérence du style de rédaction avec le positionnement épistémologique du chercheur », Revue *Management et avenir*, vol. 3, n° 43, p. 303-317.

Lieutaud Anne, 2016, « L'expérience de mutation de paradigme chez le chercheur, un chemin de créativité conduisant à l'innovation épistémologique », *Recherches qualitatives*, Hors-série, numéro 20, p. 237-251.

Métangmo-Tatou Léonie, 1999, « Linguistique et développement – Un défi à relever », communication au colloque international « l'Université et son environnement », Ngaoundéré, novembre 1999.

Métangmo-Tatou Léonie, 2001, « 1996 : Cap significatif dans la dynamique des langues au Cameroun », *Cameroun 2001 : Politique, Langues, Économie et Santé*, Paris, L'Harmattan, p. 33-60.

Métangmo-Tatou Léonie, 2002, « La koïnè peule de Ngaoundéré : évolution des schèmes d'accord du système nominal et reconstruction morphosyntaxique », *Ngaoundéré Anthropos*, vol. 7, p. 197-214.

Métangmo-Tatou Léonie, 2019, *Pour une linguistique de développement. Essai d'épistémologie sur l'émergence d'un nouveau paradigme en science du langage*, Préface du Professeur S. B. Chumbow, Québec, ESBC, 232 p.

Métangmo-Tatou Léonie et Tourneux Henry, 2010, « Les Langues véhiculaires du Cameroun » (carte et notice), Ben Yahmed Danielle et Houstin Nicole (dir.), *Atlas de l'Afrique. Cameroun*, Paris, Les éditions J.A., p. 94-95.

Molinié Muriel, 2015, *Recherche biographique en contexte plurilingue. Cartographie d'un parcours de didacticienne*, Paris, Rineuve Éditions.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*

Robillard Didier de, 2007, « La linguistique autrement : altérité, expérienciation, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le Titanic ne coule pas », Blanchet Philippe, Calvet Louis-Jean, Robillard Didier de, *Un siècle après le Cours de Saussure, la linguistique en question*, Revue *Carnets de l'Atelier de Sociolinguistique,* n° 1, p. 1-149.

Robillard Didier de, 2009, « Ce que « comprendre » pourrait bien vouloir dire ? », *Langage et société*, vol. 4, n° 130, p. 125-136.

Tourneux Henry (dir.), 2008, *Langues, cultures et développement en Afrique*, Paris, Karthala.

Tourneux Henry, 2011, *La transmission des savoirs en Afrique. Savoirs locaux et langues locales pour l'enseignement*, Paris, Karthala.

Tourneux Henry, 2015, « Pour une linguistique du développement », in *Selected Proceedings of the Symposium on West African Languages*, University of Naples « L'Orientale », Naples 27-28 March 2014, Batic Gian Claudio et Baldi Sergio (éd.), Naples, Università degli studi di Napoli « L'Orientale », Dipartimento Asia, Africa e Mediterraneo, coll. « Studi Africanistici » Serie Ciado-Sudanese 7, p. 163-176.

Tourneux Henry et Iyébi-Mandjek Olivier, 1994, *L'École dans une petite ville africaine (Maroua, Cameroun)*, Paris, Karthala.

Tourneux Henry et Métangmo-Tatou Léonie, 2010, *Parler du sida au Nord-Cameroun*, Paris, Karthala.

Tourneux Henry et Hadidja Konaï, 2014, « La communication linguistique interethnique au Nord-Cameroun », in *Les Échanges et la communication dans le bassin du lac Tchad*, Actes du colloque de Naples du réseau Méga-Tchad, Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », Naples 13-15 septembre 2012, Baldi Sergio et Magrin Géraud (éd.), Naples, Università degli Studi di Napoli « L'Orientale », coll. « Studi Africanistici », Serie Ciado-Sudanese 6, p. 367-393.

Visvanathan Shiv, 2016, « La quête de justice cognitive » (Traduction de *The Search for Cognitive Justice*, 2009), dans *Justice cognitive, libre accès et savoirs locaux, au service de la science ouverte juste*, Florence Piron, Samuel Regulus et Marie Sophie Dibounje Madiba (dir.), Québec, Science et bien commun.

Published in : A. Mahamat (dir.), *Linguistique du développement - Prolégomènes à un champ disciplinaire émergent - Revue Mosaïques, Hors-série numéro 6 : Mélanges en hommage au Professeur Henry Tourneux, Éditions des archives contemporaines, ISBN : 9782813003553, doi : 10.17184/eac.9782813003553*